

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## Revue Politique et Littéraire

**LE RÉVEIL****POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, 15 JANVIER 1898.

No. 159

**SOMMAIRE**

Les traîtres, *Vieux-Rouge*— Le bill d'Education, *Castor-Rouge* — Situation municipale, *Libéral*—Interprétation — Les catholiques, *J. Cornély*—Les catholiques et la liberté politique— Les Saints, *André Hullays*—Feuilleton, *ROME : Emile Zola.*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement sous ce uxqui en ferons la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguiet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

**LES TRAITRES**

Le parti ministériel d'Ottawa n'a plus rien à envier à la vieille Europe.

Il a, lui aussi, son Dreyfus, qui vendait ses plans, brocantait ses secrets et falsifiait son programme.

Je dis le parti ministériel, parce que le traître, Dieu merci, ne nous a pas encore infligé la honte de se travestir du titre de libéral.

Le Dreyfus d'Ottawa n'a pas encore subi son châtimeut.

La justice est plus lente chez nous.

Mais l'opinion publique s'est prononcée.

" Sus aux traîtres! " tel est le cri déjà lancé le jour où l'on a soulevé un coin du voile, donné quelques lignes du fameux document, de ce bordereau politique.

Que sera-ce donc, le jour où il paraîtra en entier?

Cependant, nous sommes bien près de l'avoir, cette fameuse, lettre qui restera comme le monument de l'époque byzantine

du parti libéral.

Voici les dernières informations que nous apporte le *Brockville Times* dans son numéro du 10 janvier dernier.

C'est une dépêche envoyée de Montréal qui donne les renseignements suivants :

Dans la nuit du 17 novembre 1896, sir Joseph-Adolphe Chapleau, lt-gouverneur de la province de Québec, et autrefois chef du parti conservateur, s'assit à son bureau à Spencer-Wood vers l'heure de minuit et adressa une lettre politique absolument extraordinaire à l'arch-enemi du parti conservateur, l'hon. J. Israël Tarte. La lettre portait l'indication: " Privée et confidentielle ;" elle n'est pas écrite à la seconde personne mais avec le " vous " solennel qui ne s'emploie pas généralement entre amis, habitués à se tutoyer. Dans ces conditions ce document a évidemment toute la tournure d'un manifeste politique.

Sir Adolphe commence par déclarer qu'il doit à M. Tarte des excuses pour n'avoir pas répondu plus tôt à la première lettre du ministre. Puis, son Honneur entre carrément en matière et pose en principe que M. Tarte, constituant l'élément conservateur du Cabinet, est en conflit constant avec les grits d'Ontario et les radicaux de Québec. " Fusillez ces bandits ! ajoute Sir-Adolphe, ils ne méritent pas autre chose ; ce sont de vulgaires repris de justice. Ils vous font des misères, ces Castors-Rouges ; je vous assure que je n'ai pas eu moins de difficultés avec mes Castors-Bleus !"

Le lieutenant gouverneur continue en faisant quelques reproches à M. Tarte, mais il les fait avec une délicatesse excessive. Il regrette que M. Tarte ait déclaré à Ste Scholastique que le cri de guerre du parti libéral devait être maintenant : " Au tour de Québec ! "

Pour comprendre cette phrase, il faut avoir présent à l'esprit que Chapleau et Tarte travaillaient à obtenir aux élections provinciales une *tie*, égalité de sièges, entre les deux partis, et son Honneur ajoute : " Le temps est venu à Québec où nous allons mettre nos projets à exécution. "

Parlant de l'incident de Ste Scholastique, Son Honneur ajoute : " Vous me permettrez de vous dire que vous avez été au moins imprudent. "

Quant aux deux organisations connues dans le pays sous les désignations de parti libéral et

de parti conservateur, Sir Adolphe Chapleau exprime son mépris à leur égard en ces termes ; " Les partis sont simplement autant d'auges où s'alimente le bétail électoral. Nous n'appartenons pas à cette petite chapelle mais bien au Grand Temple où se réunissent tous les hommes de bonne volonté. "

Sir Adolphe dit ensuite à M. Tarte qu'il faut qu'ils se rencontrent bien vite pour fixer des plans plus définis.

Parlant des journaux, le lieutenant-gouverneur écrit encore : " Vous pouvez vous apercevoir, par le ton de la *Presse*, qu'elle est en faveur de nos plans. Berthiaume est bien disposé, et lui et Dansereau y veilleront. Ne faites pas attention, cependant, à certains articles qui pourraient passer, car Blumhart est difficile à contrôler. Quant au *Monde*, Nantel est bien disposé. Il ne vous est pas ennemi, mais il est le propriétaire et non pas le rédacteur. Martin ne connaît rien de nos plans, mais c'est un bon chien de garde qui défend la maison de son maître avec l'énergie du désespoir quand il la croit attaquée. "

Sir Adolphe Chapleau écrit également qu'il a rencontré M. Laurier et qu'il a touché la question avec lui, mais qu'il n'a pas encore reçu de réponse, puis : " Vous n'avez pas oublié, dit-il, le rôle que j'ai joué en empêchant l'ambitieuse Nouvelle-Écosse de conduire le pays avec un parti fondé il y a quarante ans, et dans lequel les mauvais éléments dominent et étouffent les bons. "

Son Honneur, le maître de Spencer Wood, demande au ministre des Travaux Publics d'excuser le style, car il est minuit passé.

Eh bien, Vieux-Rouges, Castors-Rouges, mes frères, comment le trouvez vous le chef qu'on vous a donné ?

Voilà celui qui vous livrait comme un vil bétail, qui rêvait de vous coller au mur ou de vous jeter aux fers ! Voilà l'homme qu'on nous a reproché de qualifier d'homme fatal !

Lisez la lettre et souvenez-vous !

Quelle leçon !

# LE BILL D'EDUCATION SITUATION MUNICIPALE

Le gouvernement libéral de Québec avait eu le courage de tenter la réforme de l'éducation dans notre province.

La loi qu'il avait soumise aux Chambres n'était pas tout ce que nous pouvions désirer.

Cependant, c'était quelque chose. Nous arrachions élèves et professeurs à la tyrannie d'un Conseil de l'Instruction Publique fossile, réactionnaire, encrouté et arrêté.

Nous rendions aux pères de famille, par la voie d'un ministère responsable, le droit de diriger l'éducation de leurs enfants.

Nous brisions le premier anneau de la chaîne qui nous rive à l'autocratie clérical en matières purement séculières.

La Chambre populaire avait compris combien était énergique et puissant le désir populaire qui aspirait à l'éclairement des masses.

Le Bill avait passé par une énorme majorité.

Le troupeau du Conseil, groupé à coups de crosse par Nos Seigneurs les Evêques, a foulé aux pieds le vœu général et rejeté le Bill.

Quant à nous, sans vouloir traiter à fond la question aujourd'hui, nous dirons : Tant mieux !

Que les irresponsables tuent une, deux, trois, quatre lois d'éducation, ils ne pourront jamais empêcher la réforme de se faire, et chaque fois qu'elle se présentera, elle sera plus complète, plus étendue, plus explicite.

Dans quatre ans, dans cinq ans, nous irons d'accepter ce que nous eussions maintenant accueilli avec satisfaction.

Attendons, et patience !

CASTOR-ROUGE.

La législature provinciale discute en ce moment avec une passion extrême les moyens de mettre la Cité de Montréal à même de faire face aux obligations qui lui incombent pour assurer la bonne administration des affaires municipales et pour satisfaire aux dépenses qu'elle doit légalement payer.

A toutes les demandes qui sont adressées, on se heurte à cette réponse invariable qu'il est impossible de se procurer les fonds nécessaires aux besoins réels de la Cité avec le système de taxation actuelle et la limitation statutaire qui lui est imposée.

Tout le monde comprend avec quelle répulsion on voit présenter un projet de taxe spéciale qui grossira encore le fardeau pesant sur les pauvres citoyens.

Mais n'y a-t-il donc pas un moyen de sortir de cette difficulté ? N'est-il donc pas possible qu'une ville aussi florissante, aussi progressive, ne puisse pas se maintenir à la hauteur de sa position de métropole ?

Comment se fait-il que, possédant dans ses limites des propriétés évalués à des centaines et des centaines de millions, Montréal soit dans l'impossibilité de faire honneur à ses affaires comme on l'exige de la part d'un citoyen soucieux de son honorabilité.

Ah, l'explication est bien simple. C'est que sur tous ces trésors fonciers, un tiers ne paie aucune contribution au progrès commun et accapare des espaces énormes dans les situations les plus favorables de la cité, où les dépenses d'amélioration coûtent le plus cher.

Si tous ces espaces payaient des taxes, le revenu du trésor municipale de Montréal augmenterait d'un tiers et au lieu de recourir chaque année à la Législature, au lieu de parler de taxe spéciale, l'administration civique aurait un surplus disponible pour embellir, assainir et moderniser la cité.

Certaines personnes croient que la chose est impossible.

Nous ne le croyons pas.

La question des exemptions de taxe est une question d'intérêt immédiat. Ce n'est plus une question spéculative ou théorique. Elle appartient à l'économie municipale immédiate ; d'ailleurs, Toronto vient de donner un sain exemple dans cette voie. On sait que cette ville a été au mois de Septembre le théâtre d'une convention réunie spécialement pour étudier la question des exemptions de taxes.

Pour obtenir une expression de l'opinion populaire, il fut alors décidé de soumettre au vote la question lors des élections municipales qui se produiraient le plus prochainement.

Voici d'après le *Soleil*, qu'on n'accusera pas d'avoir arrangé les chiffres à notre intention le résultat de ce vote ;

Lors des récentes élections municipales à Toronto, il a été posé une question intéressante aux contribuables.

“ Êtes-vous en faveur d'abolir toute exemption de taxe municipale ? ”

11,331 ont voté pour abolir toute exemption et 5,175 en faveur de telle exemption.

C'est donc une majorité de 6,156 en faveur d'une taxation uniforme et générale.

Voilà le résultat qu'on obtient lorsqu'on envisage sans peur les grandes questions dont on nous fait des épouvantails.

Pourquoi ne pas oser la même chose à Montréal ?

Le temps est venu d'en finir avec les exemptions de taxe.

Qu'on règle la question ;

Il y aurait bien un moyen d'y arriver par persuasion si les gens qui conseillent les institutions favorisées d'exemptions renonçaient à prêcher la proserastination, l'opposition à tout progrès.

Au lieu de se cacher derrière les murs menaçants qui longent nos grandes voies urbaines, en assombrissent l'aspect et donnent à chaque instant au promeneur ou au passant l'impression glaciale de la cité du silence et du cloître ; si au lieu de cela quelqu'un conseillait aux religieux et religieuses qui se tiennent là séparées du monde dont elles entraînent les joies et les condées sans profit, de s'éloi-

guer de la ville, de s'établir dans la campagne et de mettre en exploitation les riches terrains qu'elles possèdent, d'en faire des maisons de rapport qui, enfin, paieraient des taxes, le problème serait résolu à la satisfaction de tous, sans difficultés, sans friction.

Mais il faut que quelque chose arrive pour échapper à la position honteuse et déshonorante où est placée la cité.

Si les exemptions de taxe ne peuvent pas disparaître par raison, il faudra bien les supprimer par force.

LIBÉRAL.

## INTERPRETATION

L'encyclique très attendue du Pape Léon XIII sur la question des Écoles du Manitoba nous est parvenue.

Le texte en a fait le tour de la presse et les commentaires en ont été fort limités.

Comme tous les documents diplomatiques cette lettre est de nature à donner une certaine mesure de satisfaction des deux côtés.

Pour notre part nous ne nous sommes jamais fait d'illusions sur ce que serait le fond de la communication pontificale.

Le Pape ne pouvait pas et ne devait pas se départir de la politique traditionnelle du clergé catholique à l'égard du rôle de la religion dans l'éducation, de son hostilité à l'école neutre et de la préséance en tout de la doctrine catholique.

Prévoir et prédire que le pape pût approuver et encourager quelque chose d'autre que les écoles séparées catholiques c'était supposer ou affecter de supposer possible une impossibilité absolue.

Nous n'avons jamais succombé à ces illusions.

Aussi sommes nous parfaitement satisfait de la lettre pontificale qui indique au clergé une voie à suivre parfaitement rationnelle au lieu de la crétine obstination dans laquelle il songeait à se claquemurer.

Le pape dit aux catholiques de profiter de toutes les concessions qui leur seront accordées. N'est-il pas triste de songer qu'il faille alle

jusqu'à Rome pour obtenir une direction aussi simple aussi sensée ?

Quelle triste opinion doivent donc avoir là-bas de nos grands hommes les esprits élevés qui depuis tant d'années dans la capitale de la catholicité prêchent la modération, la concorde, la bienveillance et l'humanité!

Nous n'irons pas plus loin ; mais nous voulons signaler une de ces gaffes épouvantables comme seul peut en commettre la tête d'au'ocrate qui nous régit.

L'archevêque de Cyrène, c'est ainsi que s'appelle le coadjuteur du cardinal, a jugé à propos d'expliquer l'Encyclique du Pape et l'a fait dans une lettre d'une insignifiance prétentieuse et injurieuse pour l'éminent pontife qui s'était si clairement exprimé et n'avait certes pas besoin de commentateurs qui lui sont si notoirement inférieurs.

Le susdit archevêque de Cyrène dit brutalement aux catholiques de ce pays auxquels s'adresse le chef de l'Église :

Voilà. N.-T.-C.-F., cette encyclique de Léon XIII dont vous lirez la traduction officielle à nous envoyée par le Saint-Père lui même. Ce qu'elle déclare, ce qu'elle prescrit, ce qu'elle conseille, nous venons de vous le dire en accomplissant les fonctions de notre charge pastorale, et nous interdisons comme injurieuse à Sa Sainteté toute interprétation contraire.

La première injure était de se croire tenue d'interpréter une parole aussi claire que celle du Pape.

La deuxième est pour l'archevêque de se prétendre aussi infallible que le Pape : infallible dans l'interprétation de Sa Sainteté infallible.

C'est de l'infaillibilité au deuxième degré.

Mais elle est bien orgueilleuse.

Elle est bien petite.

Quelle différence entre le langage élevé du premier pontife et le petit ton de maître d'école sans diplôme de l'assistant du cardinal.

Pauvres gens.

Lisez l'encyclique du Pape, c'est un devoir.

Quant à la lettre de l'archevêque de Cyrène, mettez-là sous l'oreiller et n'en parlons plus.

Espérons qu'elle ne traversera pas les mers.

Nous sommes déjà assez ridicules.

CANADIEN.

## Les catholiques

Il y a eu, la semaine dernière, à Paris, un congrès de catholiques qui se sont occupés de fort nombreuses questions, et parmi ces questions figurait celle de savoir comment les catholiques devront se comporter aux élections de l'année prochaine.

Le débat est ou ne peut plus intéressant pour les journaux politiques, car le contingent électoral des hommes qui obéissent surtout au mobile religieux tend à devenir aussi considérable par le nombre qu'il l'était déjà par la vertu.

Jusqu'ici, les catholiques de France n'étaient point organisés en parti politique. Je ne parle pas, bien entendu, des troupeaux électoraux qui marchent, dociles, devant les fonctionnaires de la République, transformés en bergers et investis de la charge de mener environ chacun vingt moutons à l'urne, comme le prouvent les statistiques, qui évaluent le nombre des fonctionnaires à six cent mille et celui des électeurs à douze millions. Je parle des gens qui savent couvrir deux idées ensemble et cherchent à connaître les députés avant de les nommer.

Les catholiques, n'étant pas organisés en parti, n'avaient pas de représentant particulier au Parlement. Ils confiaient leurs intérêts à des députés conservateurs, c'est-à-dire à des députés royalistes, à des députés impérialistes ou à ce genre de députés qui font profession d'appartenir à celui des deux prétendants qui arrivera le premier.

Ces divers représentants étaient des députés catholiques. La défense des intérêts catholiques était le complément nécessaire de leur programme politique ; elle ne constituait pas uniquement ce programme. Il y a là quelque chose d'analogue, révérence gardée, à ce qui se passe dans les principaux centres commerciaux, où les gouvernements confient la défense des intérêts de leurs nationaux à des négociants établis, qui cumulent la gérance d'un consulat avec celle de leur négoce.

Aujourd'hui, les catholiques veulent avoir des députés qui leur appartiennent en propre et qui ne soient point distraits de la garde des intérêts

religieux par celle des intérêts politiques.

Pour arriver à cette constitution d'un parti catholique débouchant sur le champ de bataille électoral, il a fallu trois circonstances :

Il a fallu, d'abord, que les députés chargés jusqu'ici des revendications catholiques concurremment avec leurs revendications politiques eussent la malchance de ne pas réussir dans ces doubles revendications.

Il a fallu que les républicains, victorieux, concentrassent leurs attaques contre les institutions catholiques.

Il a fallu enfin qu'une voix s'élevât parmi les catholiques avec une autorité suffisante pour les grouper et leur donner des ordres.

Ces trois circonstances nécessaires se sont produites.

Ce n'est pas être injuste et agressif pour les monarchistes, dont je suis, que de dire qu'ils ont insuffisamment réussi à faire prévaloir leurs idées.

Ce n'est pas non plus être agressif contre les républicains que de dire qu'ils ont surtout gouverné contre le catholicisme et que le fameux "le cléricalisme, voilà l'ennemi !" est resté leur cri de guerre, comme "Montjoie et saint Denis !" était le cri de guerre des Capétiens. Cela est si vrai qu'aujourd'hui encore, après vingt ans de luttes et de victoires, il estiment qu'accuser Méline de pactiser avec les curés, c'est lui porter un coup mortel.

Enfin, ce n'est dire rien de bien nouveau que de rappeler qu'une voix s'est élevée convoquant les catholiques à l'action. Cette voix aurait dû être celle de l'épiscopat. Chez nos voisins les Belges, c'est l'épiscopat qui conduisit les catholiques à la conquête du pouvoir. Mais, en France, depuis le Concordat de 1802, il n'y a plus d'épiscopat : il n'y a que des évêques. C'est pourquoi le pape Léon XIII lui-même dut prendre la parole. C'est ainsi que, dans des moments difficiles, quand les officiers étaient troublés et la troupe hésitante, on a vu le général en chef lui-même prendre un drapeau et marcher en avant. Exemple : Arcole.

La voix du père commun des fidèles s'est donc fait entendre, et Léon XIII a donné des conseils qu'on a appelés les "directions pontificales,"

conseils autour desquels s'est engagée aussitôt même chez les catholiques, une polémique aussi acharnée qu'oiseuse.

Du moment que le Saint-Père donnait aux catholiques des conseils politiques, il ne pouvait que leur recommander l'acceptation loyale de la Constitution républicaine, car il ne faut pas oublier que, même après l'entrée des Italiens à Rome, le 20 septembre 1870, le Saint-Siège est considéré par l'Europe civilisée comme une puissance temporelle qui entretient avec toutes les nations des rapports réguliers et permanents au moyen d'ambassadeurs véritables.

En France, l'ambassadeur du Saint-Siège, le nonce, est le porte-parole du corps diplomatique. C'est lui qui, aux fêtes officielles, transmet au représentant de la République les félicitations, les marques d'estime et d'amitié des autres puissances. Les rapports cordiaux établis entre le gouvernement républicain et le Saint-Siège expliquent pourquoi le pape ne pouvait réellement pas recommander aux catholiques de voter contre la République. On ne voit pas bien le nonce du pape accablant de compliments l'"excellente *praeses*" Faure et le pape recommandant aux électeurs de voter pour des députés qui enverraient Faure aux cinq cents diables.

D'ailleurs, dans ses directions, le pape n'est pas seulement resté fidèle au simple bon sens : il s'est conformé aux traditions immuables de l'Église, qui acceptent et soutiennent tous les gouvernements assez heureux pour s'établir, même sans son concours, et quelquefois contre son gré.

Donc, le parti catholique existe, et le parti catholique, docile aux directions pontificales, accepte la République, déclare vouloir se maintenir sur le terrain constitutionnel et faire ce qu'autrefois on appelait de l'opposition dynastique.

Ce premier point a été adopté par le congrès, qui a stipulé que les candidats qui voudront obtenir les suffrages des catholiques devront adhérer à la forme républicaine du gouvernement.

Le but du pape n'est pas, on le conçoit bien uniquement de renforcer la majorité républicaine. Il est surtout d'obtenir d'elle des modifications à certaines lois qui paraissent 'a c

raison, désastreuses aux catholiques : la loi scolaire, par exemple, qui proclame la neutralité religieuse de l'école ; la loi militaire, qui appelle les prêtres sous les drapeaux ; la loi du divorce qui détruit la famille ; la loi financière qui établit le droit d'accroissement, etc.

Les catholiques, cela va de soi, ne peuvent espérer de modifier ces lois avant qu'ils aient envoyé des représentants à la Chambre en nombre suffisant pour former une majorité. Ils devront attendre peut-être un certain nombre d'années avant d'avoir obtenu ce résultat. Mais on ne peut pas vouloir arriver avant d'être parti, et le meilleur moyen d'arriver, c'est encore de partir.

Par conséquent, si les catholiques ne réussissent pas à cette première législature, ils attendront une seconde. et puis le nombre de législatures qu'il faudra.

Quand on ne veut pas être patient, on ne doit pas faire de politique. Et les catholiques ont tout ce qu'il faut pour être patient, puisqu'ils appartiennent à une institution qui a bientôt dix-neuf cents ans d'existence et qui a passé par des conjonctures autrement pénibles que celles qu'elle traverse à l'heure actuelle.

En outre, en attendant la victoire, et pour la rapprocher, s'il est possible, les catholiques comptent ne pas rester isolés et faire alliance avec tous les gens que des affinités naturelles relient à eux. Ainsi, les monarchistes, les impérialistes resteront, j'imagine, dans les batailles électorales comme dans les batailles parlementaires, les alliés fidèles des catholiques, dont ils défendaient jusqu'ici les intérêts. Le congrès en a exprimé l'espoir en votant une entente avec " tous ceux qui veulent dans la paix un gouvernement de justice."

C'est donc avec la plus sincère sympathie que nous autres, les monarchistes impénitents, qui ne pourrions pas nous rallier sans nous rire à notre propre nez quand nous passerions devant les glaces des magasins, c'est avec la plus sincère sympathie que nous verrons évoluer et réussir le parti catholique.

Je dis réussir parce que son succès est non seulement souhaitable, il est encore très possible

à la condition, toutefois, qu'il sache ne pas accorder une importance exagérée à quelques-uns de ces prêtres agités qu'on a appelés les abbés démocrates et qui ne paraissent pas précisément avoir fait leur méditation quotidienne de cet admirable sermon sur la montagne qu'on peut lire au chapitre VIII de l'Évangile selon saint Mathieu et qui contient ces mots :

" Bienheureux ceux qui sont doux, car ce sont ceux-là qui auront la terre en héritage !"

J. CORNÉLY.

## LES CATHOLIQUES

— ET LA —

## LIBERTÉ POLITIQUE

Tel est le titre d'un livre plein de bon sens et d'esprit vraiment libéral, plein d'intérêt aussi et d'éloquence, que vient de publier le P. Vincent Maumus, dominicain. Ce n'est pas le premier ouvrage de lui dont nous ayons eu à parler avec éloge, mais, sur les autres, nous avons eu, malgré tout, à faire des réserves qui tiendraient moins de place à propos de celui-ci. Le P. Maumus ne nous fait pas connaître les idées qu'il a sur tant de sujets qui ont été éternellement livrés aux disputes des hommes ; s'il le faisait, peut-être ne serions-nous plus tout à fait d'accord avec lui ; mais nous le sommes lorsqu'il réclame simplement pour lui, pour nous pour tous, le droit de penser, de parler et d'agir librement, sans autre limite pour chacun que le respect de la liberté d'autrui. Il serait fort à souhaiter que tous les catholiques lui ressemblassent. Peut-être cela arrivera-t-il un jour. En tout cas, une propagande comme la sienne mérite d'être encouragée, parce qu'on sent qu'elle est loyale, et qu'elle ne peut faire que du bien.

Le P. Maumus s'efforce d'éclairer les catholiques sur les dangers que leur ferait courir un gouvernement absolu. " Après une séance orageuse, écrit-il, on les entend dire : ' En voilà assez, il est temps qu'un sabre vienne mettre à la raison tous ces gens-là. ' Les imprudents ! Et si le sabre se tourne contre eux ! Et s'il abat d'un coup toutes les libertés de l'Église !" Cela s'est vu

en effet, et peut se voir encore. Une partie du livre du P. Maumus est pleine d'intérêt : c'est celle qu'il consacre à décrire le régime auquel la liberté de l'Église était soumise sous l'ancienne monarchie, qui n'était pourtant pas le pur despotisme. On n'en voudrait plus aujourd'hui. Les rois très chrétiens, malgré ce qualificatif dont ils aimaient à se parer, se permettaient des choses que même un mini tère radical n'oserait pas faire aujourd'hui.

“ On m'objectera peut-être, dit-il, que ces considérations historiques sont intempestives. À quoi bon remuer les cendres d'un régime disparu et que personne ne songe à ressusciter ? Je réponds que les grandes leçons de l'histoire ne sont jamais inutiles ; car elles apprennent aux catholiques et ne pas admirer de confiance et sans réserves un régime dont l'Église a eu tant à souffrir.” Et le P. Maumus continue longtemps sur ce ton. Il montre que l'Église n'a jamais été moins libre que sous l'ancien régime, et il désavoue pour elle toute idée de devenir un parti et d'accaparer le pouvoir. “ C'est là, dit-il, ce qu'on appelle maintenant “ le cléricisme ” si cela est vrai, pour l'amour de Dieu, ne soyons pas des cléricaux. Qu'avons-nous besoin du pouvoir ? D'autres l'exerceront aussi bien, même mieux que nous, s'il nous donnent la liberté.” Il est partisan du parlementarisme, des concordats, des transactions, des solutions moyennes où chacun s'arrête devant le droit d'autrui et s'efforce de le concilier avec le sien. Il est républicain. Il se montre un des plus zélés disciples des enseignements de Léon XIII. Encore une fois, nous voudrions qu'il y eût un très grand nombre de catholiques comme lui : beaucoup de questions en deviendraient plus faciles. Mais peut-être y en a-t-il déjà plus qu'on ne le croit.

—  
AU JOUR LE JOUR

## LES SAINTS

À l'imitation de *La Collection des Grands Écrivains Français*, publiée par la librairie Hachette, l'éditeur Lecoffre a entrepris une série de petits livres dont chacun est consacré à l'un des grands saints de l'Église catholique. C'est M.

Henri Joly qui dirige cette publication, à laquelle il a donné comme préambule un original traité de la *Psychologie des saints*. Les volumes déjà parus sont : *Sainte Clotilde*, par G. Kurth, professeur de l'Université de Liège, l'historien qui connaît le mieux l'époque mérovingienne ; *Saint Augustin*, par Hatzfield, résumé précis mais un peu sec, de la philosophie et de la théologie de l'évêque d'Hippone ; *le Bienheureux Bernardin de la Feltré*, par L. Floroy, et *Saint Augustin de Cantorbéry* par le R. P. Brou.

Ces divers essais d'agiographie sont composés avec art ; ils sont brufs et d'une lecture facile, sans aucun appareil d'érudition, sans aucun étalage de documents et de références. Ce sont bien les livres rapides et substantiels qui conviennent à un temps où le public même le moins frivole (il faut avoir quelque sérieux dans l'esprit pour s'intéresser à *Saint Augustin de Cantorbéry*) n'a pas le loisir de recourir aux dissertations des spécialistes et tient à être mis au courant clairement, vivement, du “ dernier état de la science.” On fit donc bien de tenter pour les saints ce qu'on avait déjà exécuté pour les grands hommes de l'art et de la littérature. Peut-être même pour les saints l'entreprise était-elle encore plus opportune. Car lisez deux cents pages, fussent-elles du critique le plus pénétrant et le mieux informé, sur un écrivain ou sur un artiste illustres, vous connaîtrez sans doute le talent du critique ; mais cela ne vous dispensera jamais d'ouvrir les livres de l'écrivain, de regarder les tableaux du peintre, d'écouter les symphonies du musicien. D'un saint, au contraire, vous avez tout après avoir lu sa biographie, puisque son œuvre, c'est sa vie et que ses titres de gloire, ce sont les exemples qu'il a donnés aux hommes.

Ces livres d'histoire religieuse sont écrits par des catholiques et pour des catholiques. Ce ne sont pas des rêveries de dilettantes attendris, à demi croyants, à propos de légendes nobles ou touchantes. Les écrivains qui ont tracé ces biographies sont convaincus qu'ils peignent des hommes à qui, par une grâce spéciale, furent dispensées des vertus surnaturelles et leur souci est de représenter leurs modèles en toute vérité, hors

des légendaires, pour édifier et non pour divertir. Voilà bien le but et l'esprit de cette Collection. Néanmoins, j'imagine que ces récits de sainteté ne seront point lus seulement par des catholiques, et qu'ils trouveront d'autres lecteurs ça et là, même en des parages bien lointains. Depuis quelques années, il y a eu un grand changement dans la littérature catholique et un changement, non moins grand, dans les dispositions du public non catholique.

Autrefois, — il y a trente ans, — une pareille collection, si quelqu'un se fût avisé de l'entreprendre, n'eût été qu'une série de "bons livres," édifiants mais niais, à l'usage des dévots. Dans l'Église, comme ailleurs, les savants se tenaient à l'écart de la foule et celle-ci n'avait à sa portée que de pauvres ouvrages de "vulgarisation" enfantins, imbéciles. Ajoutez que la critique catholique s'est naguère émancipée, qu'elle est devenue plus libre, plus humaine. L'œuvre de M. l'abbé Duchesne a été un exemple entraînant pour beaucoup d'historiens catholiques à qui elle a inspiré des hardiesses imprévues et salutaires. Ceux qui suivent les travaux du jeune catholicisme savent bien que pour la méthode et pour l'esprit scientifique, on y trouve plus de Renan que de Montalembert.

C'est encore l'ascendant de Renan, qui, d'un autre côté, a modifié l'attitude des incrédules en face des problèmes religieux. Si le vieux voltairianisme n'est plus aujourd'hui qu'un objet de dérision, si les plaisanteries immondes du "Dictionnaire philosophique" sont tout justes assez bonnes pour égayer quelques estaminets de francs-maçons ; si de pauvres politiciens sont maintenant seuls à ne point apercevoir les trésors d'énergie, de vertu et de beauté dont le catholicisme a enrichi l'humanité : si, de toutes parts, les esprits les moins mystiques sont conduits à étudier avec une curiosité passionnée l'histoire, la politique, l'art de l'Église, — c'est bien à l'auteur de la "Vie de Jésus" qu'on doit cette juste réaction. Il a donné, à ceux qui ne croient pas, le goût, l'intelligence et le respect des choses religieuses.

Les catholiques ont été terriblement injustes pour Renan. Tant que celui-ci a vécu, cette injustice avait son excuse. Il était alors bien

difficile de distinguer quelle impulsion la critique indépendante allait donner aux études religieuses ; la fumée du scandale obscurcissait l'avenir. Mais, maintenant... Regardez cette suite de petits livres où de vrais savants racontent les actes et les paroles des héros du christianisme. Mesurez à ce propos l'évolution qui s'est faite dans l'intelligence des chrétiens qui écrivent comme dans l'intelligence des incrédules qui lisent.

ANDRÉ HALLAYS.

## La coalition

Nous publions l'article qui suit pour démontrer que la situation anormale qui est faite au vieux parti libéral par l'administration actuelle est la suite d'une entente qui est aujourd'hui bien connue ; et pour démontrer que les conservateurs de l'ancien temps ne sont pas dupes.

Les lanceurs d'informations de la politique parlent d'une alliance offensive et défensive qui aurait été contractée il y a quatre ans entre Laurier, Chapleau et Tarte sous la coupole dorée de l'hôtel Windsor.

Si l'on songe au rôle ingrat et patient que jouait Laurier dans l'opposition il y a quelques années rien de surprenant qu'il ait alors accepté avidement une alliance aussi précieuse. Méphistophélès d'eau douce, Tarte, de son côté en avait assez de ces promesses politiques dont on l'avait souvent leurré et il considérait que les affaires sûres sont celles qui se font avec des "petits papiers," et il pourrait se faire aussi qu'au fond de l'imbroglio politique du moment il n'y ait rien autre chose que des "petits papiers."

En tous cas l'entrevue d'un reporter du *Witness* avec M. Langelier a fait le tour de la presse du Dominion et le boss Tarte y a vu rouge.

Les faiseurs politiques et les défaiseurs castors pourraient peut-être devenir la cause occasionnelle d'une coalition composée d'hommes qui comprendront les intérêts du pays et feront enfin de la politique qui ne sera plus une suite ininterrompue de défis lancés à l'opinion publique, coalition bien différente de celle que l'on devine dans le journal de M. Nantel et qui est doublée et redoublée de nominations et de sinécures.

VIEUX BLEU.

FEUILLETON

**R O M E**— PAR —  
EMILE ZOLA

—O Dieu puissant, que votre volonté soit faite! Que tout meure, que tout croule, que tout retourne à la nuit du chaos! Je resterai debout dans ce palais en ruine, j'attendrai d'y être enseveli sous les décombres. Et, si votre volonté m'appelle à être le fossoyeur auguste de votre sainte religion, ah! soyez sans crainte, je ne ferais rien d'indigne pour la prolonger de quelques jours! Je la maintiendrai debout comme moi, aussi fière, aussi intraitable qu'au temps de sa toute-puissance. Je l'affirmerai avec la même obstination vaillante, sans rien abandonner ni de la discipline, ni du rite, ni du dogme. Et, le jour venu, je l'ensevelirai avec moi, l'emportant toute dans la terre plutôt que de rien céder d'elle la gardant entre mes bras glacés pour la rendre à votre inconnu, telle que vous l'avez donnée en garde à votre Église... O Dieu puissant, souverain Maître, disposez de moi, faites de moi, si cela est dans vos dessins, le pontife de la destruction, de la mort du monde!

Saisi, Pierre frémissait de peur et d'admiration devant cette extraordinaire figure qui se dressait le dernier pape menant les fanéailles du catholicisme. Il comprenait que Boccanera avait dû parfois faire ce rêve, il le voyait, dans son Vatican, dans son Saint-Pierre qu'éventrait la foudre, debout, seul au travers les salles immenses, que sa cour pontificale, terrifiée et lâche, avait abandonnées. Lentement, vêtu de sa soutane blanche portant ainsi en blanc le deuil de l'Église, il descendait une fois encore jusqu'au sanctuaire, pour y attendre que le ciel, au soir des temps, tombât, écrasant la terre. Trois fois il redressait le grand Crucifix, que les convulsions suprêmes du sol avaient renversé. Puis, lorsque le craquement final fendait les marbres, il le saisissait d'une étreinte, il s'anéantissait avec lui sous l'effondrement des voûtes. Et rien n'était d'une plus royale, d'une plus farouche grandeur.

D'un geste, le cardinal Boccanera, sans voix, mais sans faiblesse, invincible et droit quand même dans sa haute taille, donna congé à Pierre qui, cédant, à sa passion de la beauté et de la vérité, trouvant que lui seul était grand, qui lui seul avait raison, lui baisa la main.

Ce fut le soir, dans la salle du trône, quand

les visites cessèrent, à la nuit tombée, qu'on ferma les portes et qu'on précéda à la mise en bière. Les messes venaient de finir, les sonnettes de l'élévation ne tintaient plus, le balbutiement des paroles latines se taisait après avoir bourdonné aux oreilles ces deux chers enfants morts pendant douze heures. Et, alourdissant l'air, envahi de silence, il ne restait que le parfum violent des roses, que l'odeur chaude des deux cierges de cire. Comme ceux-ci n'éclairaient guère la vaste salle, on avait apporté des lampes que des domestiques tenaient au poing, ainsi que des torches. Selon l'usage, tous les domestiques de la maison étaient là pour dire un dernier adieu aux maîtres, qu'on allait cacher à jamais dans la mort.

Il y eut quelque retard. Morano, qui, depuis le matin, se donnait beaucoup de peine, pour veiller aux mille détails, venait de courir encore désespéré de ne pas voir arriver le triple cercueil. Enfin, des domestiques le montèrent, on put commencer. Le cardinal et donna Serafina s'étaient côte à côte, près du lit. Pierre était également, ainsi que don Vigilio. Ce fut Victorine qui se mit à couvrir les deux amants dans le même suaire, une large pièce de soie blanche où ils semblèrent vêtus de la même robe de mariée, la robe gaie et pure de leur union. Puis, deux domestiques s'avancèrent, aidèrent Pierre et don Vigilio à les coucher dans le premier cercueil, de bois de sapin, capitonné de satin rose. Il n'était guère plus large que les cercueils ordinaires, tellement les deux amants étaient jeunes, d'une élégance mince, et tellement leur étreinte les nouait, ne faisait d'eux qu'un seul corps. Quand ils y furent allongés, ils y continuèrent leur éternel sommeil, la tête à demi noyée dans leurs chevelures odorantes qui se mêlaient. Et quand cette première bière fut enfermée dans la seconde, de plomb, puis dans la troisième, de chêne, quand les trois couvercles eurent été soudés et vissés, on continua à voir les deux amants par l'ouverture ronde, garnie d'une épaisse glace pratiquée, selon la mode romaine, dans les trois bières. Et, à jamais séparés des vivants, seuls au fond de ce triple cercueil, ils se souriaient toujours, ils se regardaient toujours, de leurs yeux obstinément ouverts, ayant l'éternité pour épuiser leur amour infini.

XVI

Le lendemain, au retour du cimetière, après l'enterrement, Pierre déjeuna seul dans sa chambre, en se réservant de prendre, l'après-midi

congé du cardinal et de donna Serafina. Il quitta Rome le soir, il partait par le train de dix heures dix-sept. Rien ne le retenait plus, il n'y avait plus qu'une visite à rendre, une visite dernière au vieil Orlando, le héros de l'indépendance, auquel il avait fait la formelle promesse de ne point retourner à Paris, sans venir causer longuement. Et, vers deux heures il envoya chercher un fiacre qui le conduisit rue du Vingt-Septembre.

Toute la nuit, il avait plu, une pluie fine dont l'humidité noyait la ville d'une vapeur grise. Cette pluie avait cessé, mais le ciel restait sombre, et les grands palais neufs du Vingt-Septembre sous ce morne ciel de décembre, avaient des façades livides, d'une mélancolie interminable. avec leurs balcons tous pareils, leurs rangs réguliers de fenêtres qui n'en finissaient pas. Le Ministère des Finances surtout, ce colossal entassement de maçonnerie et de sculptures, prenait une apparence de ville morte, la tristesse infinie, d'un grand corps exsangue, dont la vie s'était retirée. La pluie avait adouci l'air, il faisait presque chaud, une tiédeur moite de fièvre.

Pierre, dans le vestibule du petit palais de Prada, fut surpris de se rencontrer avec quatre ou cinq messieurs, en train de retirer leurs paletots ; et un serviteur lui dit que monsieur le comte avait une réunion avec des entrepreneurs. Puisque monsieur l'abbé venait voir le père de monsieur le comte, il n'avait d'ailleurs qu'à monter au troisième étage. La petite porte, à droite sur le palier.

Mais, au premier étage, Pierre se trouva brusquement face à face avec Prada, qui recevait ses entrepreneurs. Et il remarqua qu'il devenait en le reconnaissant d'une pâleur affreuse. Depuis l'épouvantable drame, ils ne s'étaient pas revus. Aussi le prêtre comprit-il quel trouble sa présence éveillait chez cet homme, quel souvenir importun de complicité morale, quelle mortelle inquiétude d'avoir été deviné.

—Vous venez me voir, vous avez quelque chose à me dire ?

—Non, je pars, je viens faire mes adieux à votre père.

La pâleur de Prada s'accrut, un frémissement agita toute sa face.

—Ah ! c'est pour mon père... Il est un peu souffrant, ménagez-le.

Et son angoisse confessait clairement, malgré lui, tout ce qu'il redoutait, une parole imprudente, peut-être même une mission dernière, la malédiction de cet homme et de cette femme qu'il avait tués. Sûrement, son père en serait

mort lui aussi.

—Ah ! est-ce contrariant, je ne puis monter avec vous ! Ces messieurs sont là qui m'attendent... Mon Dieu ! que je suis contrarié ! Dès que je vais le pouvoir, je vous rejoindrai, oh tout de suite, tout de suite !

Ne sachant comment l'arrêter, il fallait bien qu'il le laissât se trouver seul avec son père, pendant que lui-même restait là, cloué par ses affaires d'argent, qui périlotaient. Mais de quels yeux de détresse il le regarda monter, comme il le suppliait de tout son frisson ! Son père, le seul amour véritable, la grande passion pure et fidèle de sa vie !

—Ne le faites pas trop parler, égayez-le, n'est-ce pas ?

En haut, ce ne fut pas Batista, l'ancien soldat si dévoué à son maître, qui vint ouvrir, mais un tout jeune homme que Pierre ne remarqua point d'abord. Et ce dernier retrouva la petite chambre toute nue, toute blanche, tapissée seulement d'un papier clair, à fleurettes bleues, avec un pauvre lit de fer derrière un paravent, ses quatre planches contre un mur servant de bibliothèque, sa table de bois noir et ses deux chaises de paille, pour tout mobilier. Et, par la fenêtre large et claire, sans rideaux, c'était le même admirable panorama de Rome, toute Rome jusqu'aux arbres lointains du Janicule, une Rome écrasée, ce jour là, sous un ciel de plomb, envahie d'une ombre de morne tristesse. Mais le vieil Orlando, lui, n'avait pas changé, avec sa tête superbe de vieux lion blanchi, au muflé puissant, aux yeux de jeunesse, étincelants encore des passions qui avaient grondé dans cette âme de feu. Pierre le retrouvait dans le même fauteuil, près de la même table, encombrée par les mêmes journaux les jambes enveloppées, ensevelies dans la même couverture noire, comme si ces jambes mortes l'eussent immobilisé là dans une gaine de pierre, à ce point, qu'à des mois, à des années de distance, on était sûr de l'y revoir sans changement possible, avec son buste vivant, sa face qui éclataient de force et d'intelligence.

Cependant, par cette journée grise, il paraissait abattu, le visage assombri.

Ah ! vous voici, cher monsieur Froment. Depuis trois jours, je songe à vous, je vis les atroces jours que vous avez dû vivre, dans ce tragique palais Boccanera. Mon Dieu ! quel épouvantable deuil ! J'en ai le cœur retourné, ces journaux viennent encore de me bouleverser l'âme, avec les nouveaux détails qu'ils donnent.

Il indiqua les journaux épars sur la table. Puis, il écarta d'un geste la sombre histoire,

de Benedetta morte, qui le hantaient.

—Voyons, et vous ?

—Je pars ce soir, je n'ai pas voulu quitter Rome sans serrer vos mains vaillantes.

—Vous partez ? mais votre livre ?

—Mon livre... J'ai été reçu par le Saint-Père, je me suis soumis, j'ai réprouvé mon livre.

Orlando le regarda fixement. Il y eut un court silence, pendant lequel leurs yeux se dirent, sur le cas, tout ce qu'il y avait à dire. Et ni l'un ni l'autre ne sentit la nécessité d'une explication plus longue. Le vieillard conclut simplement :

—Vous avez bien fait, votre livre était une chimère.

—Oui, une chimère, un enfantillage, et je l'ai condamné moi-même, au nom de la vérité et de la raison.

Un sourire reparut sur les lèvres douloureuses du héros foudroyé.

—Alors, vous avez vu, vous avez compris, vous savez maintenant.

—Oui, je sais, et c'est pourquoi je n'ai pas voulu partir sans avoir avec vous la bonne et franche conversation que nous nous sommes promise.

Ce fut une joie pour Orlando. Mais, tout d'un coup, il parut se rappeler le jeune homme qui était allé ouvrir la porte, puis avait repris modestement sa place, sur une chaise, à l'écart, près de la fenêtre. C'était presque un enfant, vingt ans à peine, imberbe encore, d'une beauté blonde comme il en fleurit parfois à Naples, avec de longs cheveux bouclés, un teint de lis, une bouche de rose, des yeux surtout d'une langueur rêveuse et d'une infinie douceur. Et le vieillard le présenta paternellement : Angiolo Mascara, le petit-fils d'un de ses vieux camarades de guerre, l'épique Mascara des Mills, qui était mort en héros, le corps troué de cent blessures.

—Je le fais venir pour le gronder, continuait-il en souriant. Imaginez-vous que ce gaillard-là, avec son air de fille, donne dans les idées nouvelles ! Il est anarchiste, des trois ou quatre douzaines d'anarchistes que nous comptons en Italie. Un brave petit au fond, qui n'a plus que sa mère, qui la soutient, grâce au maigre emploi qu'il occupe et d'où il va se faire chasser, un de ces beaux matins... Voyons, voyons, mon enfant, il faut que tu me promettes d'être raisonnable.

Alors, Angiolo, dont les vêtements usés et propres disaient en effet la misère décente, ré-

pondit d'une voix grave, musicale :

—Je suis raisonnable, ce sont les autres, tous les autres qui ne les ont pas. Quand tous les hommes seront raisonnables, voudront la vérité et la justice, le monde sera heureux.

—Ah ! si vous croyez qu'il cédera ! cria Orlando. Ah ! mon pauvre enfant, la justice, la vérité, demande à monsieur l'abbé si on sait jamais où elles sont. Enfin, il faut te laisser le temps de vivre, de voir et de comprendre !

Et, sans plus s'occuper de lui, il revint à Pierre. Mais Angiolo resta dans son coin, l'air très sage, les yeux ardemment fixés sur les interlocuteurs, les oreilles ouvertes et frémissantes ne perdant pas une de leurs paroles.

—Je vous l'avait bien dit, mon cher monsieur Froment, que vos idées changeraient et que la connaissance de Rome vous amènerait à des opinions plus exactes, beaucoup mieux que tous les beaux discours dont j'aurais tâché de vous convaincre. Ainsi je n'ai jamais douté que vous retireriez votre livre, de votre plein gré, comme une erreur fâcheuse, dès que les choses et les hommes vous auraient renseigné sur le Vatican... Mais, n'est-ce pas ? mettons le Vatican de côté, il n'y a là rien à faire, qu'à le laisser crouler, dans sa ruine lente et inévitable. Ce qui m'intéresse, moi, ce qui me passionne encore, c'est la Rome italienne, notre Rome si amoureusement conquise, si fiévreusement ressuscitée, que vous traitiez en qualité négligeable, et que vous avez vue, et dont nous pouvons parler en gens qui se comprennent maintenant que vous la connaissez.

Tout de suite, il concéda beaucoup, avoua les fautes commises, reconnut l'état déplorable des finances, les difficultés graves de toutes sortes, en homme d'intelligence et de bon sens, qui, cloué par la paralysie, loin de la lutte, avait les journées entières pour réfléchir et s'inquiéter. Ah ! sa conquête son Italie adorée, pour laquelle il aurait voulu donner encore le sang de ses veines, à quelles inquiétudes mortelles, à quelles indicibles souffrances elle était de nouveau tombée ! Ils avaient péché par un légitime orgueil, ils étaient allés trop vite en voulant improviser un grand peuple, en rêvant de faire de l'antique Rome une grande capitale moderne, d'un simple coup de baguette. Et de là cette folie des quartiers neufs, cette spéculation démente sur les terrains et sur les constructions, qui avait mis la nation à deux doigts de la banqueroute.

Doucement, Pierre l'interrompit, pour lui dire la formule à laquelle il en était arrivé, après

ses courses et ses études dans Rome.

—Oh ! cette fièvre, cette curée de la première heure, débâcle financière, ce n'est rien encore ! Toutes les plaies d'argent se réparent. Mais le grave c'est que votre Italie reste à faire... Plus d'aristocratie, pas encore de peuple, et une bourgeoisie née d'hier, dévorante, en train de manger en herbe la riche moisson future.

Il y eut un silence. Orlando hocha tristement sa tête de vieux lion, désormais impuissant. Cette dureté nette de la formule le frappait au cœur.

—Oui, oui, c'est cela, vous avez bien vu. Pourquoi mentir, pourquoi dire non, quand les faits sont là, évidents aux yeux de tous ?... Cette bourgeoisie, mon Dieu ! cette classe moyenne, dont je vous avais déjà parlé, si affamée de places, d'emplois, de distinctions, de panaches et si avare avec cela, si méfiante pour son argent qu'elle place dans les banques, sans jamais le risquer dans l'agriculture, dans l'industrie ou dans le commerce, dévorée du seul besoin de jouir et ne faisant rien, intelligente au point de ne pas voir qu'elle tue son pays par son dégoût du travail, son mépris du peuple, sa passion unique de vivre petitement au soleil, avec la gloriole d'appartenir à une administration quelconque... En cette aristocratie qui se meurt, ce patriciat découronné, ruiné, tombé à l'abâtardissement des races finissantes, le plus grand nombre réduits à la misère, les autres, les rares qui ont gardé leur argent, écrasés sous les impôts trop lourds, n'ayant plus que des fortunes mortes, incapables de renouvellement, diminués par les continuel partages, destinés à bientôt disparaître, avec les princes eux-mêmes, dans l'éroulement des vieux palais, devenus inutiles... Et le peuple enfin, ce pauvre peuple qui a tant souffert, qui souffre encore, mais qui est tellement habitué à la souffrance, qu'il ne paraît seulement pas concevoir l'idée d'en sortir aveugle et sourd, poussant les choses jusqu'à regretter peut-être l'ancienne servitude, d'un accablement stupide de bête sur son fumier, d'une ignorance totale, l'abominable ignorance qui est l'unique cause de sa misère, sans espoir sans lendemain, sans cette consolation de comprendre que cette Italie, cette Rome, c'est pour lui, pour lui seul, que nous les avons conquises et que nous tâchons de les ressusciter, dans leur ancienne gloire... Oui, oui, plus d'aristocratie, pas encore de peuple, et une bourgeoisie si inquiétante ! Comment ne pas céder parfois aux terreurs des pessimistes, de ceux qui prétendent que tous nos malheurs ne sont rien encore, que

nous allons à des catastrophes bien plus terribles, comme si nous n'en étions qu'aux premiers symptômes de la fin de notre race, précurseurs de l'anéantissement final !

Il avait levé vers la fenêtre, la lumière, ses deux grands bras frémissants, et Pierre, très ému se rappela ce geste de détresse suppliante, qu'il avait vu faire la veille au cardinal Boccanera, dans son appel à la puissance divine. Tous deux, si opposés de croyance, avaient la même grande désespérée et farouche.

—Et, je vous l'ai dit le premier jour, nous n'avons pourtant voulu que les seules choses logiques et inévitables. Cette Rome, avec son passé de splendeur et de domination, qui pèse si lourdement sur nous, nous ne pouvions pas ne pas la prendre pour capitale, car elle seule était le lien, le symbole vivant de notre unité en même temps que la promesse d'éternité, le renouveau de notre grand rêve de résurrection et de gloire.

Il continua, il reconnut toutes les conditions désastreuses de Rome capitale. Une ville simple décor au sol épuisé, restée à l'écart de vie moderne, une ville malsaine, sans industrie ni commerce possibles, invinciblement envahie par la mort, au milieu du désert stérile de sa Campagne. Puis, il la montra devant les autres villes qui la jalourent : Florence, devenue si indifférente, si sceptique pourtant, d'une humeur insouciantement heureuse, inexplicable après les passions frénétiques, les flots de sang de son histoire ; Naples, à qui son clair soleil suffit encore avec son peuple enfant, qu'on ne sait si l'on doit plaindre de son ignorance et de sa misère, puisqu'il paraît en jouir si paresseusement ; Venise, résignée à n'être plus qu'une merveille de l'art ancien, qu'on devrait mettre sous verre, pour la conserver intacte, endormie dans le faste et la souveraineté de ses annales ; Gênes, toute à son commerce, active et bruyante, une des dernières reines de cette Méditerranée, de ce lac aujourd'hui infime qui a été la mer opulente, le centre où roulaient les richesses du monde Turin et Milan surtout, les industrielles, les commerciales, si vivantes, si modernisées, que les touristes les dédaignent comme n'étant pas des villes italiennes, toutes deux sauvées du sommeil des ruines, entrées dans l'évolution occidentale qui prépare le prochain siècle. Ah ! cette vieille Italie, fallait-il donc la laisser crouler, telle qu'un musée poussiéreux, pour le plaisir des âmes artistes, comme sont en train de crouler ces petites villes de la Grande-Grèce, de l'Ombrie et de la Toscane, pareilles à ce

bibelots exquis qu'on ose faire réparer, de crainte d'en gâter le caractère? Ou la mort prochaine, inévitable, ou la pioche des démolisseurs, les murs branlants jetés par terre, des villes de travail, de science, de santé créées partout, enfin une Italie toute neuve sortant vraiment de ses cendres, faite pour la civilisation nouvelle dans laquelle entre l'humanité.

—Mais pourquoi désespérer reprit-il avec force. Rome a beau être lourde à nos épaules, elle n'en est pas moins le sommeil que nous avons voulu. Nous y sommes, nous y resterons, en attendant les événements... D'ailleurs, si la population a cessé de s'y accroître, elle y reste stationnaire. à quatre cent mille âmes environ, et le flot ascendant peut parfaitement reprendre, le jour où disparaîtraient les causes qui l'ont arrêté. Nous avons le tort de croire que Rome allait devenir un Berlin, un Paris; toutes sortes de conditions sociales, historiques, ethniques même semblent jusqu'à présent s'y opposer; mais qui sait les surprises de demain, peut-on nous interdire l'espérance, la foi que nous avons dans le sang qui coule en nos veines, ce sang des anciens conquérants du monde? Moi qui ne bouge plus de cette chambre, avec mes deux jambes mortes, foudroyé, anéanti, il est des heures où ma folie me reprend, où je crois à Rome comme à ma mère, invincible, immortelle, où j'attends les deux millions d'habitants qui doivent venir peupler ces douloureux quartiers neufs que vous avez visités, vides et croulants déjà. Certainement, ils viendront. Pourquoi ne viendraient-ils pas? Vous verrez, vous verrez, tout se peuplera, il faudra bâtir encore... Et puis, franchement, peut-on dire une nation pauvre, qui possède la Lombardie? Notre Midi lui-même n'est-il pas d'une richesse inépuisable? Laissez la paix se faire, le Midi se foudre avec le Nord, toute une nation de travailleurs grandir; et, puisque le sol y est, si fertile, il faudra bien qu'un jour la grande moisson pousse et mûrisse au brûlant soleil!

L'enthousiasme le soulevait, toute une fouge de jeunesse enflammait ses yeux. Pierre souriait était gagné; et, quand il put parler, il dit à son tour:

—Il faut reprendre le problème par le bas, par le peuple. Il faut faire des hommes.

—Parfaitement, c'est cela! cria Orlando. Je ne cesse de le répéter, il faut faire l'Italie. On dirait qu'un vent d'est ait emporté ailleurs, loin de notre vieille terre, la semence humaine, la semence des peuples vigoureux et puissants. Notre peuple, comme le vôtre, en France, n'est

pas un réservoir d'hommes et d'argent, où l'on puise à mains pleines. C'est ce réservoir inépuisable que je voudrais voir se créer chez nous. Et c'est donc par en bas qu'il faut agir, oui! des écoles partout, l'ignorance pourchassée, la brutalité et la paresse combattues à coups de livres, l'instruction intellectuelle et morale nous donnant le peuple travailleur dont nous avons besoin, si nous ne voulons pas disparaître du concert des grandes nations. Je le dis encore, pour qui donc avons nous travaillé, en reprenant Rome, en voulant lui refaire une troisième gloire, si ce n'est pour la démocratie de demain et comme on s'explique que tout s'y effondre, que rien n'y veut plus y pousser avec vigueur, que cette démocratie y est radicalement absente!... Oui, oui! la solution du problème n'est pas ailleurs, faire un peuple, faire une démocratie italienne!

Pierre s'était calmé, inquiet n'osant dire qu'une nation ne se modifiait pas facilement, que l'Italie était ce que le sol, l'histoire, la race l'avaient faite, et que vouloir toute la transformer, d'un coup, pouvait être une besogne dangereuse. Les peuples, comme les créatures, n'ont-ils pas une jeunesse active, un âge mûr resplendissant, une vieillesse plus ou moins lente, aboutissant à la mort? Une Rome moderne, démocratique, grand Dieu! Les Romes modernes s'appellent Paris, Londres, Chicago. Et il se contenta de dire avec prudence:

—Mais, en attendant ce grand travail de rénovation par le peuple, ne croyez-vous pas que vous feriez bien d'être sages? Vos finances sont dans un si mauvais état! vous traversez de si grosses difficultés sociales et économiques, que vous courez le risque des pires catastrophes, avant d'avoir des hommes et de l'argent. Ah! quel prudent ministre ce serait, si un de vos ministres disait à la tribune: "Eh bien! notre orgueil s'est trompé, nous avons eu tort de nous improviser grande nation du matin au soir, il faut plus de temps, plus de labeur et de patience et nous consentons à n'être encore qu'un peuple jeune qui se recueille, qui travaille dans son coin pour se fortifier, sans vouloir jouer d'ici à longtemps un rôle dominant; et nous désarmons, nous rayons le budget de la guerre, de la marine, tous les budgets d'ostentation extérieure, pour ne nous consacrer qu'à la prospérité intérieure, à l'instruction, à l'éducation physique et morale du grand peuple que nous nous jurons d'être dans cinquante ans." Enrayer, oh! enrayer, votre salut est là!

Orlando l'avait écouté, peu à peu assombri de nouveau, retombé à une sèngerie anxieuse. I eut un geste las et vague, il dit à demi-voix :

—Non, non ! on huerait un ministre qui dirait ces choses. Ce serait un aveu trop dur qu'on ne peut demander à un peuple. Les cœurs bondiraient, sauteraient hors des poitrines. Et puis, le danger ne serait-il pas plus grand peut-être si on laissait crouler brusquement tout ce qui a été fait ? Que d'espoirs avortés, que de ruines, que de matériaux inutilement éparés ! Non, ! nous ne pouvons plus nous sauver que par la patience et le courage, en avant, en avant toujours ! Nous sommes un peuple' très jeune, nous avons voulu faire en cinquante ans l'unité que d'autres nrtions ont mis deux cents ans à conquérir. Eh bien' il faut payer cette hâte, il faut attendre que la moisson mûrisse et qu'elle emplisse nos granges.

D'un nouveau geste, raffermi, élargi, il s'en-têta dans son espoir.

—Vous savez que j'ai toujours été contre l'alliance avec l'Allemagne. Je l'avais prélit, elle nous a ruinés. Nous n'étoions pas encore de taille à marcher de compagnie avec une si riche et si puissante personne, et c'est en vue de la guerre sans cesse prochaine, jugée ihévitabile, que nous souffrons si cruellement à cette heure de nos budgets écrasants de grande nation. Ah ! cette guerre qui n'est pas venue, elle a épuisé le meilleur de notre sang, notre sève, notre or, sans profit aucun ! Aujourd'hui, nous n'avons plus q'à romprue avec une alliée qui a joué de orgueil, sans jamais nous servir en rien, sans qu'il nous soit venu d'elle autre chose que des méfiances et d'exécrables conseils.... Mais tout cela étaiet c'est ce qu'on ne veut pas admettre en France. J'en puis parler librement, car je suis un ami déclaré de la France, on m'en garde même ici quelque rancune. Expliquez donc à nos compatriotes, puisqu'il s'entêtent à ne pas comprendre qu'au lendemain de notre conquête de Rome, dans notre frénétique désir de reprendre notre rang d'autrefois, il nous fallait bien jouer notre rôle en Europe, nous affirmer comme une puissance avec laquelle on compterait désormais. Et l'hésitation n'était pas permise, tous nos intérêts semblaient nous pousser vers l'Allemagne, ii y avait là une évidence aveuglante qui s'est imposée. La dure loi de la lutte pour la vie pèse aussi fatalement sur les peuples que sur les individus, et c'est ci explique, ce qui justifie la rupture des deux sœurs, l'oubli de tant de ilens communs, la race, les rapports commerciaux, même, si vous

veulez, les services rendus... Les deux sœur oui ! et elles se déchirent maintenant, elles s poursuivent d'une telle haine, que, de part e d'autre, tout bon sens parait aboli. Mon pauvr vieux cœur en saigne de souffrance, je lis les articles de vos journaux et les nôtres échangent comme des flèches empoisonnées. Quand cesse ra donc ce massacre fratricide ? Quelle est celle des de7x qui comprendra la première la nécessité de la paix, cette alliance des races intimes qui s'imposent, si elles veulent vivre, au milieu du flot de plus en plus envahissant des autres racei ?

Et, gaiement, avec sa bohémie de héros désarmé par l'âge, réfugié dans le rêve :

—Voyons, voyons, mon cher monsieur Froment vous allez me promettre de nous aider dès votre retour à Paris. Dans votre champ d'actions si étroit qu'il puisse être, jurez-moi de travailler, à faire la paix entre la France et l'Italie, car il n'est pas de plus sainte besogne. Vous venez de vivre trois mois parmi nous, vous pourrez dire, ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu, oh ! en toute franchise. Si nous avons dos torts, vous en avez sûrement aussi. Eh ! que diable ! les querelles de famille ns peuvent pas être eecénelles !

Géné, Pierre répondit :

—Sans doute. Par malheur, ce sont elleo qui sont les plus tenaces. Dans les familles, quand le sang s'exaspère contre son sang, on va jus-qu'au couteau et au poison. Il n'y a plus de pardon possible.

### *A suivre*

#### VIIENNE L'ENNEMI

L'ennemi, c'est la toux, le rhume, la grippe que le BAUME RHUMAL guérit sans fante. 1.

#### CHERCHEZ VOUS TROUVEREZ

Il ne faut pas chercher loin pour trouver le BAUME RHUMAL qui guérit les affections de la gorge et des poumons. 2

#### CONCLYSION LOGIQUE

La renommée prociane que le BAUME RHUMAL est nu remède sans pareil 25 cts la bouteille. 3

#### EN SON LIEU ET PLACE

Le BAUME RHUMAL guérit infablement les affections de la gorge et des poumons. 4

**TÊTE GRISONNANTE  
ET MENACÉE  
DE CALVITIE**  
On évite ce danger par l'usage de  
**La Vigueur des Cheveux  
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacé de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."  
—Mrs. H. M. HAIGITT, Avoca, Ill.

**La Vigueur des Cheveux d'Ayer**  
PRÉPARÉE PAR LE  
R. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S.  
A VENDRE

**DEUX MATÉRIELS  
D'IMPRIMERIE**

COMPRENANT

**PRESSES,  
CARACTÈRE,  
CASSES  
ETC., ETC.**  
UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE  
S'adresser à  
**A. FILIATREAU,**  
P., 234 ou 157 St. guinnet

**LE SUN**

**Compagnie d'Assurance  
sur la Vie  
du Canada**

**Siege Social, Montrea.**

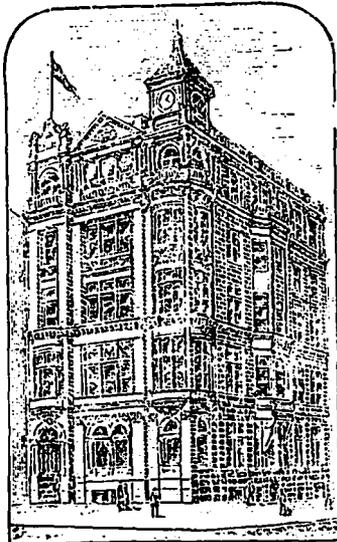
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant a été plus satisfaisante encore que 1896. Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une de principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal